

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 51

Artikel: Le lac de Sauvabelin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190697>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tion, rien ne nous a paru frappé au coin du bon sens comme ces spirituelles réflexions de M^{me} Jeanne d'ILLIERS, dans le journal *La Famille*, de Paris :

Si vous le voulez bien, nous supposerons le problème résolu. C'est une façon de raisonner comme une autre. Nous avons des femmes-ministres, des femmes-sénateurs, des femmes-députés, des femmes-fonctionnaires, préfètes, sous-préfètes, et ainsi de suite, du plus haut au plus bas de l'échelle administrative. Nous avons aussi des femmes-magistrats, des femmes-soldats et des femmes-médecins. Je fais en passant une réserve pour cette dernière catégorie, estimant qu'elle a son utilité, et une utilité fort grande. Le médecin étant une manière de confesseur, il est souvent fort délicat pour nous, et quelquefois pénible, de lui faire certaines confidences. Sous ce rapport, la femme peut rendre de signalés services, et je la comprends, je l'approuve, je l'admire.

Mais, très franchement, je ne crois pas que nous soyons faites pour les autres carrières ouvertes devant nous par l'émancipation. Certes, nous pourrions être d'excellents avocats ; nous avons généralement la parole facile et la réponse prompte ; mais aurions-nous le calme suffisant pour rester maîtresses de nous-mêmes à l'audience, pour ne pas être interrompues par le président, et pour arriver au bout de nos plaidoiries sans des crêpages de chignons contraires à la dignité professionnelle ?... Juges, ne nous laisserions-nous pas trop facilement influencer par des motifs étrangers à la cause ?... Sénateurs, députés ou fonctionnaires, le poids écrasant de notre mandat ne trahirait-il pas nos faibles forces ?...

En tout cas, concédez-moi ceci, chères lectrices, nous ferions des soldats détestables. — Pourquoi ?... — Est-il nécessaire d'insister ?... Parce que nous manquons totalement de l'esprit militaire, qui consiste surtout à n'en point avoir. Vous voyez que cela n'a rien que de flatteur pour nous. Il paraît que la discipline fait la force des armées ; et nous ne nous plierions jamais à la discipline. Et puis il y aurait dans notre service des interruptions fâcheuses et inévitables. Avec la meilleure volonté du monde, les ordres ne pourraient pas toujours être exécutés à la lettre, sans retard et sans murmure. Que répondrait, par exemple, la caporale Pitou, commandant une femme pour la corvée des pommes de terre, si celle-ci objectait, par hasard :

— Impossible pour le moment, caporale... Il faut que je donne le sein à mon petit dernier.

Non, mesdames, je ne veux ni vous humilier, ni être humiliée moi-même. Je trouve que, sans aspirer aux fonctions publiques — elles ne sont décidément pas notre fait — notre rôle est assez beau, assez noble pour que nous nous en contentions. Le temps n'est plus, du reste, où nous étions réduites à l'état d'humbles servantes, et où on nous laissait à

la maison pour filer la laine. La civilisation a changé tout cela. Tout homme bien élevé, aujourd'hui, a le respect et la vénération de la femme. Nos maris ne sont plus des tyrans, et nous ne sommes plus des esclaves. Mais notre nature ne s'est pas modifiée et ne se modifiera jamais. Faibles, nous avons besoin d'être protégées et défendues ; nos maris sont nos protecteurs et nos défenseurs tout indiqués. En échange, nous devons leur rendre la vie d'intérieur aussi agréable et douce qu'il est en notre pouvoir. Soyons prosaïques et soyons vraies : l'ouvrier qui rentre de son travail doit trouver en arrivant sa soupe sur la table, son lit fait et des boutons à sa chemise.

Cela nous empêche-t-il d'avoir à nos moments perdus des occupations d'un ordre plus élevé ?... d'avoir du talent, si le destin nous en a donné. Cela nous empêche-t-il, surtout si nous sommes intelligentes — et nous le sommes presque toutes — d'exercer sur les hommes en général, et sur nos maris en particulier, telles influences que nous voulons, bonnes ou mauvaises — en tout cas souveraines ?...

Nous ne serons ni ministres, ni sénateurs, ni députés, soit !... et tant mieux ! Mais pour peu que cela nous divertisse, nous construirons, nous renverrons des ministères, à notre gré, nous ferons des élections, nous serons toutes puissantes.

Nous ne serons ni magistrats, ni jurés, ni avocats ; mais nous suggérerons aux avocats, aux jurés, aux magistrats tels arguments qu'il nous conviendra, et la jurisprudence suivra la voie que nous aurons tracée.

Nous ne serons pas soldats et nous ne ferons pas la guerre... Mais si par malheur elle survient, on nous trouvera toujours prêtes à prodiguer nos secours aux blessés, à faire de la charpie, à organiser des ambulances ; et ce rôle-là, tout de dévouement et de charité, n'est-il pas un des plus beaux, un des plus nobles attributs de notre sexe ?...

Je me résume. Je ne m'enrôlerai point et ne vous conseille pas de vous enrôler sous la bannière de Miss Victoria Woodhull. J'y vois des impossibilités matérielles et bien des inconvénients. Nous ne sommes du reste pas si faibles et notre rôle n'est pas aussi passif que Miss se plaît à le supposer. Les hommes ont l'air de nous diriger, c'est possible. Mais au fond, tout au fond, n'est-ce pas nous qui tenons les ficelles ?... Chut ! disons-le bien bas, et n'en laissons rien voir ; nous perdrons tout notre prestige. Soyons adroites, l'adresse est la force des faibles, et comme le dit fort bien un refrain de la Fille Angot, devenu populaire :

Oui, nous ferons des hommes
Tout ce que nous voudrons !

Savez-vous ce que je pense ?... C'est que toutes les femmes qui prêchent l'émancipation doivent avoir, pour cela, des raisons d'un ordre personnel : elles doivent manquer de charme, ou de douceur ou de beauté ; elles doivent, en un mot, n'avoir rien de ce qu'il faut pour plaire, conquérir, dompter ! De là, une

haine invétérée pour l'homme, qu'elles sont impuissantes à charmer ; de là une soif de vengeance qu'elles essaient de faire partager à leurs contemporaines.

Je prends un exemple : Louise-Michel, la vierge rouge, est affreuse. Il est évident qu'elle n'a jamais fait la conquête de personne... Eh bien ! je suis persuadée qu'il ne faut pas chercher autre part la source de ses revendications sociales. Si, aux environs de sa 20^{me} année, elle avait trouvé un bon garçon qui eût consenti à l'épouser, peut-être serait-elle aujourd'hui une bonne mère de famille, au lieu de courir les clubs et les réunions pour y récolter des pommes cuites, voire crues, ce qui n'est pas un sort bien enviable. Son caractère s'est aigrí, voilà tout... Et la preuve que j'ai raison, c'est qu'Hubertine Auclerc, depuis qu'elle est mariée, ne fait plus parler d'elle.

Est-ce que Miss Victoria Woodhull serait laide, par hasard ?...

Le lac de Sauvabelin.

Gèlera-t-il ? ne gèlera-t-il pas ? telle est la question que se posaient dernièrement tous nos patineurs.

Eh bien, il est gelé maintenant, témoin toute l'animation qu'il offrait mardi, le joli lac de Sauvabelin. Mais le comité de la Société pour le développement de Lausanne, à l'initiative duquel nous le devons, n'a pas voulu que cette glace, encore vierge, fût sillonnée par les patineurs, sans une petite fête d'inauguration. De nombreux invités, parmi lesquels on remarquait plusieurs membres de l'autorité municipale, des journalistes, des membres de la Société pour le développement, étaient réunis à la buvette, faisant honneur à une collation gracieusement offerte par le comité, et où des salées toutes fumantes étaient arrosées d'un excellent vin.

Pendant ce joyeux pique-nique, les invités avaient le plaisir de jouir du gracieux spectacle de cent à cent cinquante patineurs et patineuses glissant comme des sylphes, filant au loin comme un trait, décrivant de longues courbes ou dessinant sur la glace mille figures capricieuses. Nous n'avions pas encore vu ce lac mignon, mais nous pouvons dire qu'il nous a procuré une très agréable surprise. Après avoir traversé le bois, jonché de feuilles sèches, tout à coup, et comme par enchantement, apparaît une riante clairière de forme arrondie, où s'étale une belle nappe d'eau, entourée d'une haute et majestueuse bordure de chênes et de hêtres.

Nos patineurs ne pourraient trouver, à une si petite distance de la ville, un endroit plus charmant, plus romantique, plus heureusement choisi pour se livrer à leurs ébats.

L'été, ce sera là encore un délicieux but de promenade, d'autant plus goûté que la forêt, aux arbres nombreux et pleins de vie, y procure de frais et superbes ombrages, et que cette partie de Sauvabelin était très peu connue. On avait l'habitude d'en suivre constamment les sentiers battus sans jamais se diriger de ce côté.

La buvette, ainsi que le vestiaire, s'aménageront au fur et à mesure des besoins, de façon à offrir un abri agréable aux patineurs, ainsi qu'aux nombreux promeneurs, qui profiteront sans doute largement de ce but de promenade, de ce nouvel élément de récréation, dont nous étions privés jusqu'ici, à proximité de Lausanne.

Nous ne pouvons que féliciter le comité de la Société pour le développement et lui souhaiter pour son charmant lac de Sauvabelin tout le succès qu'il mérite.

L'exercice du patin est pratiqué un peu partout, mais surtout dans les contrées méridionales de l'Europe ; car, si on patine peu à St-Pétersbourg et à Stockholm, en revanche on patine beaucoup à Vienne, Londres, Paris et Madrid, où le plaisir de patiner est arrivé à un haut degré de perfection. Il n'est pas rare d'y voir des amateurs simuler sur la glace, des danses et des luttes, ou tracer des caractères ou même des figures d'hommes ou d'animaux.

Le Parisien, surtout, patine avec élégance ; il ne connaît guère de difficultés ; tout ce qui se fait à l'étranger, il l'exécute ; seulement, il n'est à l'aise que sur de vastes glaces, où il peut déployer son jeu un peu théâtral.

Les Anglais ont fait du patin un art complet, et ont formé une Société de patineurs qui a été longtemps présidée par le prince Albert. Ils réussissent admirablement les pas raccourcis, et ont pour habitude de figurer au-dessus de leur tête, avec leur stick, les pas que leurs patins exécutent.

Les Viennois sont des patineurs déterminés. Les déversoirs du Danube, les prairies basses qu'inonde l'Augarten, les lagunes du Prater, sont le théâtre de patinages remarquables et hardis. Mais la glace la plus fréquentée, à Vienne, est celle du Belvédère ; elle est cependant étroite et encombrée. Cest là qu'il faut se contenter de cercles imparfaits, de pas ébauchés et de retours marqués par un saut.

A Madrid, une Société composée des principales familles de la bourgeoisie et de la noblesse s'y est formée. On y patine avec beaucoup d'art, et en musique, c'est-à-dire en s'accompagnant des castagnettes nationales. Les pati-

neuses y revêtent un costume de circonstance : cracovienne brillamment passementée ; jupe courte de casimir, pantalon à carreaux, petit chapeau de castor à plumes, bottines en maroquin de couleur.

Ajoutons, en terminant, que c'est une erreur de croire que le patin est l'exercice du Nord. Dans les contrées boréales, le sol, encombré de neige, n'est guère accessible qu'aux traîneaux ; et le patinage, tel que l'exercent les laitiers, les courtiers et marchands livrés à des neiges éternelles, n'a rien de commun avec le patin dont on fait usage dans nos contrées.

Dài dzeins précauchenâo.

Quand l'est qu'on baillè oquie à cauquon, on n'a pas ti lè mémès z'idées. Ne parlo pas dè cein qu'on baillè ài pourro, kâ quand l'est pè charità qu'on lo fâ, lo faut férè dè bon tieu ; mâ quand on baillè à cauquon que n'a pas fauta, coumeint cein sè fâ ào bounan ào bin à'na noce, à n'on batsi, y'ein a que lo font dè bon tieu et po férè plié ; mâ y'ein a assebin que lo font maugrâ leu po cein que ne pâovont pas férè autrameint, et dâi z'autro que lo font per intérê, coumeint vo z'allâ vairé.

Djan à la Grivauda et sa fenna sont dâi dzeins que ne vivont què po la mounia et que ne sè cosont pas pî bin adrâi la viâ : assebin ne se font pas dâi z'ientoosès ào pî ein coresseint après lè pourro po lão teindrè oquie, et dè bio savâi que se dussont bailli dè bounan, ye tsertson dâo bon martsi, à mein que cein séyè po la tanta Gritton.

Cllia tanta Gritton étaï 'na vilhie qu'avâi on héretadzo que n'étai pas dè mépresi, et l'étai Djan à la Grivauda et sa fenna qu'aviont à preteindrè perquie ; assebin lâi tegnont lè pî ào tsaud, kâ on ne sâ pas ! lè vilhiès dzeins ont dâi iâdzo dâi lubiès, et quand on a couson d'avâi onna reintse su lo testameint, faut peinsâ on bocon pe liein què son bet dè naz.

Lo bounan approtsivè, et onna né que Djan et sa fenna couâisont ài bétions su lo soyi, Djan fâ :

— Foudrài prâo peinsâ à vouâiti oquie po la tanta Gritton, kâ clliao tracasséri qu'on lâi baillié lâi font tant plié, et ne foudrài pas allâ cein àobliâ, kâ les cousins d'avau font tot cein que pâovont po l'atteri et vu bin frémâ que lâi vont assebin bailli dè bounan, et quand bin ne sont pas atant d'apareint què no, faut sè démaufiâ dâi vilhiès dzeins.

— Et que lâi porâi-t-on bailli ? fâ la fenna. Petêtrè dè quiet sè férè on bon gredon dè lanna po l'hivai ?

— Oh ne sé pas ! mè seimblie que bailli dâi z'haillons, cein n'est pas dè bounan.

— Eh bin, s'on lâi atsetâvè on quartéron dè tsatagnès que le porrâ brezolâ ein faseint lo cafornet ?

— Eh bin, ne su pas d'avi po cein non plie.

— Et cauquiès botolhiès dè bon vin. Su sura que cein lâi farâi dâo bin, et pi on porâi mettrè onna botolhie d'ani-sette, que le lâmè gailâ.

— Oh bin, non plie, su pas d'acc oo.

— Et quiet don ? fâ la fenna.

— No faut mî mettrè oquie dè plie et lâi atsetâ onna demi-dozanna dè petitès couilli ein ardzeint.

— Vâi, ma cein cotè.

— On s'ein fot pas mau ! Se te lâi baillé on gredon, le lo va usâ ; s'on lâi atsîté dâi tsatagnès, le lè va medzi, et dâi botolhiès dè vin, le lo va bâirè, et tot sarâ fotu, tandi que dè l'ardzeintéri, le la va soigni coumeint la premiala dè sè ge, et ne veint tota la retrovâ quand la tanta sarâ morta.

— T'as, ma fâi, bin résom, repond la fenna ; no faut férè dinsè.

Et firont dinsè.

Persévérande.

Dans ses contes populaires neuchâtelois, le *Rameau de sapin* nous donne cette touchante histoire :

Chaque fois qu'une noce se célébrait dans son village, Françoise allait se placer au bord du chemin conduisant à l'église, et quand le cortège nuptial passait devant elle, tout joyeuse elle disait à ses amies : « C'est un chemin qu'il nous faudra toutes faire un jour ou l'autre ! » Hélas ! la pauvre Françoise vit toutes ses amies se marier les unes après les autres, et à chaque nouvelle noce elle répétait son refrain. Seule et délaissée, aucun mari ne se présenta pour la conduire sur le chemin de l'église, et, bien malgré elle, elle dut devenir vieille fille, et coiffer le bonnet de sainte Catherine.

Et cependant, nullement découragée, elle allait toujours, malgré ses vieux ans, ses rides et ses cheveux gris, voir passer les longs et joyeux cortèges des noces villageoises, en répétant son refrain traditionnel : « C'est un chemin qu'il nous faudra toutes faire un jour ou l'autre. »

Et Françoise alla comme ça jusqu'au voyage que chacun doit aussi faire un jour ou l'autre, mais dont on ne revient pas.

La bavaroise. — A cette époque de l'année où les boissons chaudes et adoucissantes sont à la mode contre les rhumes et les affections de la